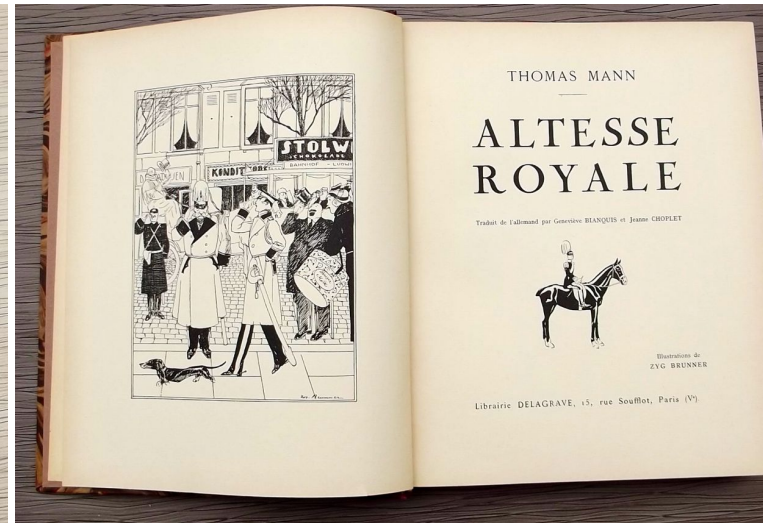
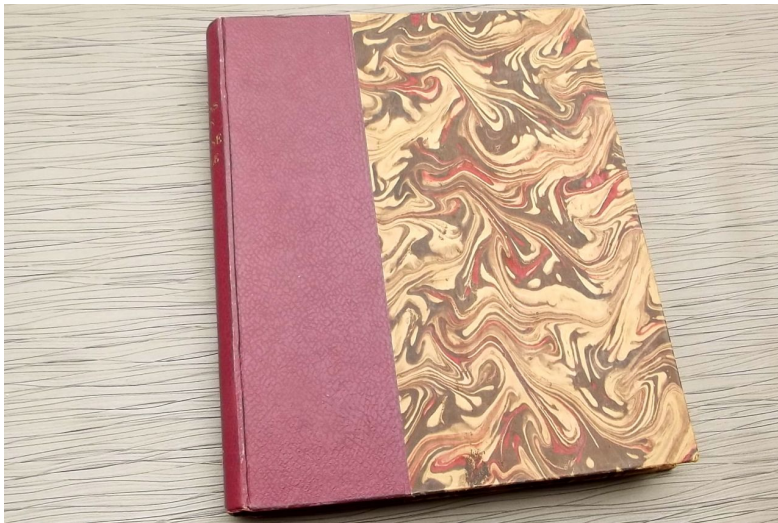




Fiche d'identification
Prix proposé le 19/02/20: 40 €

ALTESSE ROYALE.



De Thomas Mann, traduit de l'allemand par Geneviève Bianquis et Jeanne Choplet avec les illustrations de Zyg Brunner.
Ouvrage édité par la librairie Delagrave en 1931 en reliure demi cartonnage maroquin prune à titre doré.
Comédie en forme de roman ou de conte de fées entre un prince et une fille de milliardaire américain.
Très bon état de conservation.

Ref. 70391, détails :

285 pages de format 230 x 280 mm.

peines d'amende et de prison prononcées pour des délits peu graves, délits forestiers pour la plupart. Vu la lassitude du Grand-duc on supprima le défilé solennel à travers la ville et la cérémonie à l'hôtel de ville. Le Grand-duc, jusqu'alors capitaine, fut immédiatement nommé colonel « à la suite » de son régiment de hussards, à l'occasion de son avènement. Mais il n'en portait presque jamais l'uniforme et se tenait aussi à l'écart que possible de son entourage militaire. Il ne fit aucun changement dans le personnel, peut-être par pitié filiale, ni dans les charges de la Cour, ni parmi les ministres.

Le public le voyait rarement. Le dégoût fier et pudique qu'il éprouvait à se montrer, à parler, à se faire saluer, se manifesta dès le premier jour à un point qui affligea l'opinion. Jamais il ne paraissait dans la grande loge officielle au théâtre de la Cour, jamais il ne prenait part à la bataille de fleurs dans le Parc de la ville. Quand il résidait au Vieux Château, il se faisait conduire en voiture fermée dans une partie écartée et déserte des promenades et descendait prendre un peu d'exercice. Et en été, à Hollerbrunn, il ne sortait qu'exceptionnellement des charmilles du parc.

Dès que le peuple l'apercevait, par exemple à l'Abrechtstor, au moment où il montait dans son coupé, enveloppé de la lourde pelisse que son père avait portée avant lui, et dont le col épais supportait à présent sa tête grêle, des regards timides se fixaient sur lui et les acclamations manquaient de conviction. Car les petites gens sentaient bien qu'ils ne pouvaient souhaiter longue vie à ce prince et se la souhaiter à eux-mêmes du même coup. Ils le regardaient et ne se reconnaissaient pas en lui dont l'apparence aristocratique ne portait aucun signe de leur race. Ils étaient accoutumés à autre chose. Ne connaissait-on pas sur l'Abrechtplatz un commissionnaire qui avec ses pommettes trop saillantes et ses favoris gris était le portrait exact, un peu plus rude et plus vulgaire, du défunt Grand-duc? Et de même ne rencontrait-on pas les traits du prince Klaus Heinrich dans le bas peuple? Pour son frère il n'en était pas de même. Sa grandeur, son incontestable grandeur, était d'une noblesse toute générale, et ne portait pas l'empreinte nationale et familière. Il le savait aussi; et cette conscience de sa grandeur, jointe à celle de son manque d'authenticité nationale, était peut-être la source de sa timidité et de son orgueil. Il commença dès lors à se décharger le plus possible sur le prince Klaus Heinrich des fonctions de représentation. Il l'envoya inaugurer la fontaine d'Immenstadt et assister aux fêtes historiques de Butterburg. Son mépris pour tout ce qui ressemblait à une exhibition de sa personne princière allait même si loin que M. von Bühl eut grand'peine à le convaincre de recevoir en personne l'hommage des présidents des deux Chambres dans la Salle du Trône au lieu de s'en remettre à son frère cadet, « pour raisons de santé », du soin d'accomplir cet acte symbolique.

Albrecht II vivait très solitaire au Vieux Château; c'était dans la logique des choses. D'abord le prince Klaus Heinrich avait une Cour à lui depuis la mort de Johann Albrecht. C'était une exigence de l'étiquette; aussi lui avait-on choisi pour résidence l'Hermitage, ce petit château empire à la lisière du faubourg nord, demeure discrète et d'une grâce sévère, mais depuis longtemps inhabitée et négligée, qui dominait un petit étang vaseux au milieu d'un par-

